Revue Méditations Littéraires
N° exclusif/Octobre 2026
"Ce que vieillir veut dire en littérature"
e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

Les chibanis de Gare du Nord : entre immigration et dignité

Yousra CHAIRI
Docteure en littérature comparée
Université de Limoges - France

Abstract

This article aims to highlight the theme of old age through exile and immigration in Abdelkader Djemaï's work *Gare du Nord*. It shows how former immigrant workers, faced with solitude, marginalization, and uprooting, experience their daily lives and construct their identities. The analysis emphasizes how these experiences shape their relationship with time and space, while revealing their resilience and the quiet humanity that characterizes their existence.

La littérature maghrébine francophone s'impose progressivement comme un miroir des réalités sociales et politiques du Maghreb. Elle aborde des thèmes majeurs tels que l'exil et l'immigration. Ces récits contemporains retracent des parcours de vie marqués par le déracinement, la quête d'identité et les difficultés d'intégration, tout en donnant voix à des expériences individuelles souvent oubliées par l'histoire officielle ou les discours dominants.

Parmi ces écrivains maghrébins contemporains, Abdelkader Djemaï, né en Algérie en 1948 et installé en France depuis 1993, se distingue par l'attention qu'il accorde aux destins des ouvriers immigrés vieillissants.

Dans son roman *Gare du Nord* (2003), il raconte la vie des chibanis, ces anciens ouvriers maghrébins venus en France pendant la guerre d'indépendance algérienne. Ce qui devait être un séjour temporaire se transforme, pour ces hommes, en une existence marquée par la fatigue et la solitude. À travers ce récit, Djemaï propose une représentation nuancée de la vieillesse, envisagée non comme un simple processus biologique, mais comme une expérience existentielle étroitement liée à l'exil. Comme le souligne Alain Montandon[1], « vieillir en exil, c'est vieillir deux fois » : une première fois sous l'effet du temps, et une seconde sous le poids de la séparation et de la nostalgie.

Dans ce contexte, nous pouvons nous interroger : Comment Abdelkader Djemaï, dans *Gare du Nord*, rend-il compte de la vieillesse des Chibanis dans le contexte migratoire, en montrant d'abord les difficultés et la marginalité qu'ils affrontent, puis la manière dont ils préservent leur dignité et cultivent la fraternité entre eux ?

Pour répondre à cette problématique, notre analyse s'articulera en deux parties. La première partie examinera la manière dont Abdelkader Djemaï décrit les difficultés des ouvriers immigrés, en mettant en lumière les conditions de vie, la solitude et l'exil vécus par ces hommes âgés. La deuxième partie s'intéressera à la dignité et à la fraternité en tant que valeurs qui structurent leur quotidien, en

[1] Alain Montandon et Philippe Pitaud, *Vieillir en exil*, Cahiers du CRLMC, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2006.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

montrant comment ces valeurs permettent aux Chibanis de préserver leur humanité et de créer des liens forts malgré l'adversité. Notre démarche repose sur une approche analytique et interdisciplinaire, mobilisant la réflexion sociocritique et l'analyse textuelle. Cette représentation de la vieillesse interroge plusieurs notions essentielles : l'immigration, comprise comme rupture avec le pays natal ; l'exil, en tant que vécu intime de la distance et de la perte des repères ; la marginalité, comme relégation des individus oubliés par la société ; et enfin la dignité, valeur humaine que les personnages s'efforcent de préserver malgré l'effacement et la solitude.

1. Les Chibanis de *Gare du Nord* : portrait des ouvriers immigrés

Gare du Nord offre une lecture sensible et nuancée de la vie des immigrés âgés à Paris, appelés Chibanis. Le terme « Chibani », issu de l'arabe algérien, signifie littéralement « vieil homme ». Il désigne les anciens travailleurs venus du Maghreb dans les années 1950 et 1960 pour répondre à la demande de main-d'œuvre en France. Une fois à la retraite, ces hommes vivent souvent seuls, loin de leur pays d'origine, dans une société qui les marginalise progressivement.

L'auteur suit particulièrement trois retraités algériens : Bonbon, Bartolo et Zalamite, anciens ouvriers installés dans le 19e arrondissement de Paris, près de la gare du Nord, au « Foyer de l'Espérance ». Cette représentation littéraire s'inscrit dans un contexte historique précis. Pendant la guerre de libération algérienne, de nombreux paysans, confrontés à la famine, à la pauvreté et à la violence, migrent vers la France. La pénurie de main-d'œuvre dans l'économie hexagonale conduit à leur exploitation, avec des salaires faibles et des conditions de travail difficiles. Par conséquent, l'exclusion sociale et raciale qu'ils subissent renforce leur vulnérabilité et leur marginalisation.

À cet égard, une analyse sociologique, conduite par Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans *Le Déracinement* (1964), fournit des données précises sur cette expérience migratoire. Selon eux :

> *« Les migrations de ruraux, fortement sollicitées par la situation en Algérie, s'accélèrent pendant toute la durée de la guerre d'indépendance. L'émigration des paysans vers la métropole augmente fortement entre 1954 et 1962 puisque le nombre d'Algériens présents sur le territoire hexagonal passe de 211 000 à 350 000. […] Ils rompent alors avec leur mode de vie rural et traditionnel pour découvrir le salariat urbain, la vie en foyer, en bidonville ou en hôtel garni, et une société de consommation dont ils sont la plupart du temps exclus de la part de leur condition de vie quotidienne. Les liens familiaux et villageois se recomposent de part et d'autre de la Méditerranée les immigrés paysans tentent de préserver leurs habitudes culturelles malgré des espaces de sociabilité restreints*[1]*. »*

Ces données historiques permettent de mieux comprendre les trajectoires de Bonbon, Bartolo et Zalamite, car elles relient leur vécu individuel à des réalités collectives plus larges.

Djemaï commence son récit en mettant en évidence, à travers ses trois personnages, la situation difficile des ouvriers à leur arrivée en France. En particulier, il souligne leur analphabétisme et leur dépendance aux autres pour se repérer dans un environnement inconnu :

> *« Ils ne parlaient qu'une seule langue, celle de leurs mères qui, comme eux, ne savaient ni lire ni écrire. À leur arrivée, tels des enfants attardés, ils avaient dû apprendre à demander leur chemin avec un bout de papier sur lequel une main secourable avait indiqué une adresse peut être prometteuse*[2]*. »*

[1] Histoire de l'immigration, *Des paysans immigrés en France : les Algériens pendant la guerre d'Algérie*, septembre 2012, https://www.histoire-immigration.fr/agenda/2012-09/des-paysans-immigres-en-france-les-algeriens-pendant-la-guerre-d-algerie

[2] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.27.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

L'auteur évoque également les difficultés auxquelles étaient confrontés ces ouvriers marqués par le travail et les sacrifices. « Ils n'avaient pas le choix. Ils acceptaient n'importe quel emploi, travaillaient beaucoup et pour pas cher[1] ».

De surcroît, il souligne que les trois personnages n'ont jamais possédé de domicile stable et demeurent dans les espaces publics qu'ils fréquentent : « N'ayant jamais eu de vraies maisons à eux, ils demeuraient là, au milieu des mouvements de la foule, du ballet incessant des bagages, de l'alignement des panneaux publicitaires qui changeaient régulièrement de visage[2] ».

L'auteur entraîne ainsi le lecteur au cœur de l'univers des Chibanis, des ouvriers souvent invisibles mais dont la vie complexe il s'efforce de rendre perceptible :

« Mais il lui faudrait apprendre à mieux entrer le temps des chibanis, dans leurs habitudes, à se glisser dans leurs silences, à lire sur leurs lèvres comme s'ils étaient muets (…) Il lui faudrait aussi trouver le meilleur moyen d'approcher, de cerner, d'évoquer leurs vies qui ressemblaient à une valise sans poignée[3]. »

Cette posture d'interprète correspond à l'aveu de l'auteur lui-même : « j'écris souvent sur les gens pour lesquels je ressens de l'empathie (…)[4] », révélant que sa démarche littéraire est guidée par une volonté de compréhension et de restitution sensible des expériences marginalisées. L'approche de l'auteur s'inscrit ainsi dans la continuité de la pensée d'Edward Saïd, pour qui l'exil ne saurait se réduire à une assistance bienveillante envers ceux qui sont déracinés. Selon Saïd, il s'agit avant tout de reconnaître la rupture vécue et l'errance qui en découle, ainsi que les formes précaires d'ancrage que les exilés construisent au fil des lieux traversés. Dans ce contexte, Edward Said développe l'idée selon laquelle :« le topos de l'expérience humaine[5] », défini par la perte, devient ainsi un élément constitutif de la condition exilique : « L'exil est fondé sur l'existence du pays natal, sur l'amour et l'attachement pour ce pays ; ce qui est vrai pour chaque exilé, ce n'est pas que le pays natal et l'amour du pays natal sont perdus, c'est que la perte est inhérente à leur existence même[6] ».

Ainsi, cette attention portée à l'expérience individuelle éclaire la blessure des vieux ouvriers, dont l'existence semble marquée par une présence partielle et fragile au monde qui les entoure. Comme le souligne la psychanalyste Lya Tourn : « l'exilé n'est pas présent à l'espace qu'il habite dans la réalité[7] ». Cette absence à l'espace apparaît clairement dans *Gare du Nord*, lorsque le narrateur précise :

« Bonbon, Bartolo et Zalamite n'avaient vu qu'une fois ou deux la tour Eiffel et les Champs-Élysées, et n'avaient jamais pris le bateau-mouche pour glisser sur la Seine. Ils naviguaient dans les rues comme s'ils étaient condamnés à refaire le même itinéraire, les mêmes haltes, à revoir les mêmes arbres de square […][8]. »

Ce passage met en évidence leur rapport limité et restreint à la ville, réduit à des trajets répétitifs. La marche des trois personnages ne se réduit pas à une simple promenade de retraités ; elle prolonge une errance ancienne, celle de leur parcours migratoire marqué par l'exil, le déracinement et les sacrifices. Le narrateur souligne que : « dans leur promenade qui prolongeait ancienne et longue errance, les rues et les boulevards avaient fini par s'accorder aux pas lents, sereins, résignés des trois chibanis[9] ». Comme le note Nadia Mohia, « l'exilé est d'un autre monde, par lui inventé, pour se remettre de celui dont il a été rejeté comme de celui qui l'accueille, mais dans lequel jamais il ne

[1] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.28.
[2] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.25.
[3] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, pp.68-70.
[4] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.39.
[5] Edward w. Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* [1984], Arles, Actes Sud, 2008, p.252.
[6] Edward w. Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* [1984], Arles, Actes Sud, 2008, p.256.
[7] Lya Tourn, *Travail de l'exil, deuil, déracinement, identité expatriée*, Paris, Septentrion, 1997, p.110.
[8] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.31.
[9] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.36.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

parviendra à se retrouver pleinement[1] ». Cette réflexion éclaire la situation des Chibanis dans *Gare du Nord*, dont l'existence oscille entre le pays d'origine et le pays d'accueil, sans qu'ils n'appartiennent complètement à l'un ou à l'autre. Cette position liminale correspond à ce qu'Edward Saïd décrit comme une « subjectivité scrupuleuse[2] » : une conscience sensible de sa propre condition d'immigrés, capable de percevoir les fractures, les errances et les manières provisoires de s'ancrer dans l'espace. Dans l'œuvre, cette posture se manifeste par la précision avec laquelle l'auteur restitue leurs routines, leurs déplacements et leurs habitudes. Cela révèle non seulement leur marginalité sociale, mais aussi la complexité de leur déracinement.

De plus, l'avancement de l'âge accentue ce sentiment de solitude et d'exil : la marche devient le signe visible d'une double peine, celle du temps qui passe et de l'impossible enracinement. Cette récurrence dans leurs déplacements révèle que la présence des Chibanis en France dépasse largement la dimension provisoire initiale. Comme le souligne Abdelmalek Sayad, ce qui était d'abord temporaire devient durable et façonne l'expérience de l'immigration, constituant « un mode de présence très particulier, inconfortable, pour tout le monde[3] ».

Cette difficulté à s'ancrer pleinement dans le pays d'accueil renvoie également à la réflexion d'Edward Saïd sur l'exil : « L'exil, c'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable.[4] ». Par conséquent, l'expérience des Chibanis ne se limite pas à la marginalité sociale ou matérielle : elle traduit une rupture existentielle et permanente avec leur pays d'origine, qui colore l'ensemble de leur quotidien.

La vieillesse des Chibanis se trouve symboliquement représentée dans les statues monumentales de la gare du Nord. L'espace, qui leur plaisait particulièrement, est décrit avec précision :

« Mais le lieu qui leur plaisait le plus, c'était la gare du Nord au fronton orné d'une inscription en chiffres romains et d'une horloge ronde et blanche aux longues aiguilles noires. Au-dessus de sa corniche au dessin bien net se dressaient une vingtaine de statues monumentales aux formes pleines et drapées. Comme les trois vieux, le temps les avait fatiguées, rendues un peu grises. Des couronnes sur la tête, des blasons posés contre leurs jambes galbées, elles représentaient des capitales européennes, et des cités du Nord telles Arras[5]. »

Cette mise en parallèle entre les statues et les chibanis indique comment l'auteur confère à l'espace une dimension métaphorique, où le temps qui passe affecte à la fois les hommes et leur environnement. Cette observation rejoint ce que souligne Ali Mekki : « Il faut vraiment s'être convaincu et avoir longtemps cru que les immigrés n'étaient là que temporairement pour s'apercevoir qu'ils vieillissent ici[6] ».

Ainsi, en décrivant les statues comme marquées par le temps, Djemaï montre visuellement que les Chibanis ne sont plus des passagers temporaires de la société française : ils y vieillissent, s'y enracinent, et leur présence devient tangible à travers l'espace urbain qu'ils fréquentent.

Si la gare et ses statues expriment visuellement le vieillissement et l'enracinement des Chibanis dans la société, Djemaï met aussi en lumière leur vie intérieure et leurs souffrances intimes. En effet, le temps qui passe ne se lit pas seulement sur leur corps, mais aussi dans leurs nuits, marquées par

[1] Nadia Moha, *De l'exil, Zehra, une femme kabyle. Un essai d'anthropologie*, Paris, Georg Édition, Médecine et Hygiène, 1999, p.2.
[2] Edward w. Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* [1984], Arles, Actes Sud, 2008, p.254.
[3] Abdelmalek Sayad, « La vacance comme pathologie de la condition d'immigrés. Le cas de la retraite et de la préretraite », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, n° 1, 2001, « Émigrés-Immigrés : vieillir ici et là-bas », p.11.
[4] Edward w. Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* [1984], Arles, Actes Sud, 2008, p.254.
[5] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.70.
[6] Ali Mekki, « La communauté kabyle de Saint-Auban : un cas exceptionnel et exemplaire de l'immigration-émigration algérienne en France », in Kamel Chachoua, *L'émigration algérienne en France : un cas exemplaire*, Alger, CNRPAH, 2012, p.77.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

l'insomnie et la rumination. Ainsi, l'auteur décrit les nuits de Bartolo comme des nuits blanches, où les pensées s'accumulent sans répit : « les nuits de Bartolo prenaient souvent la couleur blanche de ses cheveux. L'insomnie lui collait à la peau comme le tatouage inscrit depuis six ans sur le dessus de sa main droite[1] ».

Cette dimension intime rejoint la réflexion de Claude Drevet sur l'exil intérieur : « Mais qui peut oublier les malheurs de l'exil intérieur ? C'est une forme d'exil plus subtil, moins saisissable[2] ».

La condition de ces vieux immigrés apparaît comme bicéphale, reprenant l'expression de Abdelmalek Sayad : « ces immigrés à deux têtes, sa formulation de l'émigré/immigré traduisait cette condition bicéphale qui ne fut pas étudiée[3] ». Djemaï veut montrer cette réalité à travers des détails concrets de la vie administrative et quotidienne. La mention « Français musulman d'Algérie[4] » inscrite sur leur carte d'identité témoigne de cette appartenance partielle et rappelle constamment leur double enracinement, ainsi que la marginalité que cette bicéphalie engendre. À travers cet élément, l'auteur souligne comment l'expérience migratoire contribue à façonner l'identité et la perception sociale des immigrés âgés.

Ainsi, l'expérience de ces personnages met en lumière toutes les tensions et contradictions des parcours migratoires, où l'ancrage dans le pays d'accueil demeure toujours fragile et partiel. Par exemple, « les trois vieux ne mangeaient jamais dans la rue. Ils pensaient que cela ne se faisait pas, que ce n'était pas bien. Ils ne comprenaient pas non plus pourquoi les chiens et les chats étaient autant choyés[5] ». Ainsi, ces attitudes montrent clairement comment les habitudes et les valeurs du pays d'origine se heurtent aux usages et coutumes du pays d'accueil.

2. La vieillesse entre marginalité et dignité

Abdelkader Djemaï poursuit sa représentation de la vieillesse dans le récit. Il dresse un portrait respectueux des Chibanis, des hommes usés par la vie mais droits et dignes malgré l'adversité. Il échappe au pathos facile et rappelle que « il y avait du bon et du mauvais dans leur vie ». Ces hommes ont su « manger à leur faim, se soigner, apprendre un métier, bénéficier de la retraite, venir en aide à leurs proches[6] », ce qui témoigne de leur force tranquille. Ce tableau se complète par la description de leur quotidien :

« Insomniaques ou plongés dans un sommeil profond, ils se tenaient entre deux portes, entre deux seuils, entre deux gares, avec leurs bagages et leurs fantômes. Souvent taciturnes, ils ne faisaient pas beaucoup de bruit et se plaignaient rarement […]. Ils avaient connu l'humiliation, les maladies, ils avaient dû cacher et essuyer leurs larmes, ravaler leur colère[7]. »

Cette dignité, qui s'exprime dans la retenue comme dans la souffrance, se manifeste aussi dans des scènes simples du quotidien, où Djemaï capte avec justesse la manière dont les Chibanis habitent les espaces de l'exil. Ainsi, il décrit :

« Protégés par ses murs percés de grandes fenêtres en demi-cercles, ils restaient dans le hall, immobiles, en confiance, goûtant le temps qui s'écoulait paisiblement. Qui sait, peut-être auraient-ils la bonne surprise d'apercevoir, parmi les milliers de voyageurs, un ancien collègue de travail, un vieil ami descendu du train[8]. »

[1] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.26.
[2] Claude Drevet, « L'exil intérieur ». In *L'exil, Klincksieck*. Paris: Alain Niderst, 1996, p.215.
[3] Abdelmalek Sayad, « La vacance comme pathologie de la condition d'immigrés. Le cas de la retraite et de la préretraite », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, n° 1, 2001, « Émigrés-Immigrés : vieillir ici et là-bas », p.80.
[4] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.7.
[5] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.35.
[6] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.71.
[7] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.67.
[8] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.35.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

L'espace occupe une place centrale dans la narration en mettant en évidence la marginalité des vieux immigrés. Situés dans un hors chez-soi, ils paraissent voués à un exil intérieur qui ne s'achève jamais. Djemaï révèle ainsi toute l'ambivalence de la condition des Chibanis. D'un côté, il met en avant leur dignité tranquille et leur capacité à savourer le temps malgré l'usure et la solitude. De l'autre, il souligne leur mise à l'écart : immobiles au sein d'une foule pressée, ils deviennent presque invisibles, réduits à une présence discrète, assignée à l'attente et au souvenir.

Pourtant, cette mise à l'écart n'efface pas leur humanité. Qu'ils soient réveillés ou endormis, ils vivent entre deux portes, entre deux lieux, avec leurs bagages et leurs souvenirs. Ils restent silencieux, peu enclins à se plaindre, et conservent une humilité qui force le respect, possédant « le courage, l'honnêteté de dire que tout n'était pas sombre[1] ». Cette représentation rejoint l'idée selon laquelle :

« L'espace se manifeste à nous en tant que réalité immanente, en tant que structure des relations entre les êtres et les choses. Espace cognitif, espace objectif, espace réel ou espace rêvé…chaque être humain s'identifie par rapport à un espace qu'il aménage selon sa convenance. Il en précise les délimitations en zone de sécurité ou d'insécurité, en zone de dépendance ou l'Independence[2]. »

Dans ces espaces vécus, les vieux ouvriers redéfinissent sans cesse leur rapport au monde et à eux-mêmes. Cette réorganisation de leur quotidien se traduit dans leurs gestes, qui reflètent leur dignité et leur sens de l'ordre. Ils veillent à ne pas paraître désœuvrés et refusent toute inactivité qui pourrait susciter le jugement des autres :

La mise propre, les joues toujours nettes et le pas égal, ils empruntaient aussi le boulevard de la Chapelle, passaient près du hammam niché au fond d'un porche, prenaient la rue Marx Dormoy avant de tourner à gauche, rue Jean-François Lépine. Après l'école maternelle, qui était plus vieille qu'eux, ils franchissaient le pont métallique zébré de graffitis, pénétraient dans le square et rejoignaient, les jambes lourdes, les bancs en pierre où ils se reposaient longuement. Ils ne voulaient pas ressembler aux nombreux désœuvrés ou à ceux qui n'avaient simplement pas d'argent pour s'asseoir à une table de café[3].

Cette description souligne leur volonté de refuser l'inaction qui attire si vite le jugement. En outre, le portrait des vieux immigrés révèle également une fraternité véritable. Ces hommes étaient non seulement inséparables, mais formaient un véritable lien familial. Lorsque Bonbon rentre en Algérie, l'auteur montre à travers un passage du texte que son absence crée un vide important :

« Une semaine après l'absence de Bonbon, Bartolo et Zalamite essayaient, entre le foyer, « La Chope Verte », les promenades et les marchés, de s'occuper comme ils le pouvaient. Le temps leur semblait long sans leur camarade qui partageait avec eux depuis une éternité le pain et le sel[4]. »

Au fil du récit, cette solidarité et ces habitudes quotidiennes apparaissent comme particulièrement essentielles, surtout lorsque l'un d'entre eux est confronté à la fin de sa vie. La disparition de Bonbon révèle la fragilité des Chibanis face à la vieillesse et à la solitude. Après son décès, d'autres ouvriers immigrés viennent présenter leurs condoléances aux deux survivants, témoignant d'un véritable soutien malgré l'éloignement de leur terre natale : « ils leur avaient donné l'accolade comme si le regretté Bonbon était leur frère de sang, un parent chéri et respecté »[5]. Ils s'adressaient à ses deux vieux amis pour leur dire : qu'il était : « Un brave homme, un sage qui mérite, affirma-t-il, pour sa

[1] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.71.
[2] Meïté Mékké, *L'espace romanesque chez Barbey d'Aurevilly*, thèse de doctorat dirigée par le professeur Philippe Bethier, Paris III, 1993, p. 8.
[3] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.31.
[4] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.80.
[5] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, pp.92-93.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

gentillesse, de rentrer sans difficulté dans le vaste paradis de Dieu. Il n'a pas besoin pour ça de certificat d'hébergement ni de visa[1] ».

Ce moment met en avant une fraternité sincère : même sans liens de sang, ces hommes forment une véritable famille de substitution, soudée par l'exil, la pauvreté et une mémoire partagée. Cette solidarité entre les Chibanis reflète non seulement leurs liens affectifs mais aussi leur capacité à faire face ensemble aux épreuves de la vieillesse et de la solitude.

Djemaï lui-même explique l'origine de cette sensibilité :

« (…) Pour Gare du Nord, quand je suis arrivé en France 1993, mon père me manquait, il avait l'âge de mes personnages et moi-même aujourd'hui je deviens un chibani. Là aussi, il me fallait raconter l'histoire de ces gens qui m'ont beaucoup appris. A chaque fois que j'aborde un aspect social dans mes livres, je fais attention à ne pas verser dans le dolorisme, dans le larmoyant ou le misérabilisme. Mon père était un journalier qui sortait à 5h du matin pour aller trouver du travail. La notion d'effort, de labeur, c'est, par lui, que je l'ai compris[2]*. »*

En évitant tout misérabilisme, Abdelkader Djemaï réussit à rendre hommage à ces hommes âgés avec justesse, sensibilité et respect. Sa démarche met en lumière leurs difficultés sans les réduire à de simples victimes, tout en valorisant la dignité et la fraternité qui façonnent leur quotidien. Son regard sur les Chibanis rejoint celui qu'Edward Saïd préconise face à la condition des exilés : une attitude « ni indulgente ni maussade[3] », qui refuse à la fois la complaisance et le désespoir, pour privilégier une compréhension lucide de l'exil.

Penser le vieillissement en contexte migratoire à travers *Gare du Nord* d'Abdelkader Djemaï revient à croiser deux dimensions étroitement liées : celle de l'exil et celle de la vieillesse. Le roman met en évidence un aspect souvent négligé dans les productions contemporaines : les immigrés vieillissants incarnent un mode particulier de vieillissement, différent de celui de leurs pairs restés au pays. Cette situation reflète les tensions du double enracinement : ils vivent entre deux mondes, ici et là-bas, tout en essayant de préserver une identité qui conjugue ces deux appartenances.

Dans ce double ancrage, Djemaï donne à voir toute la difficulté d'être soi, mais aussi la force tranquille de ces vieux qui ont su rester debout malgré la marginalisation. Au-delà de la simple narration, il restitue leur dignité, leur humanité et leur fraternité, faisant de son écriture un espace de justice poétique où le vécu de tous les ouvriers immigrés trouve enfin reconnaissance et voix, contre l'oubli et l'indifférence.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DJEMAI Abdelkader, *Gare du Nord*, Paris, Seuil, 2003.

DREVET Claude, « L'exil intérieur », in *L'exil*, Paris, Klincksieck/Alain Niderst, 1996.

MEÏTE Méké, *L'espace romanesque chez Barbey d'Aurevilly*, Thèse de doctorat dirigée par Philippe Bethier, Paris III, 1993.

MEKKI Ali, « La communauté kabyle de Saint-Auban : un cas exceptionnel et exemplaire de l'immigration-émigration algérienne en France », in Chachoua K., *L'émigration algérienne en France : un cas exemplaire*, Alger, CNRPAH, 2012.

[1] Abdelkader Djemai, *Gare du nord*, Paris, Seuil, 2003, p.90.
[2]Brinker Virginie et Chibani Ali, « Entretien avec Abdelkader Djemaï », *La Plume Francophone*, 2017, https://laplumefrancophone.wordpress.com/2017/07/17/entretien-avec-abdelkader-djemai/
[3] Edward w. Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais* [1984], Arles, Actes Sud, 2008, p.254.

e-ISSN : 2658-9451
p-ISSN : 2737-8462
CC-BY-NC 4.0

MOHA Nadia, *De l'exil, Zehra, une femme kabyle. Un essai d'anthropologie*, Paris, Georg Édition, Médecine et Hygiène, 1999.

MONTANDON Alain et PITAUD Philippe (dir.), *Vieillir en exil*, Cahiers de recherche du CRLMC, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2006.

SAÏD Edward W, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, [1re éd. 1984], Arles, Actes Sud, 2008.

SAYAD Abdelmalek, « La vacance comme pathologie de la condition d'immigrés. Le cas de la retraite et de la préretraite », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, n° 1, 2001, « Emigrés-Immigrés : vieillir ici et là-bas ».

TOURN Lya, *Travail de l'exil, deuil, déracinement, identité expatriée*, Paris, Septentrion, 1997.

Sitographie

BRINKER Virginie, CHIBANI Ali, « Entretien avec Abdelkader Djemai », *La Plume Francophone*, 2017, https://laplumefrancophone.wordpress.com/2017/07/17/entretien-avec-abdelkader-djemai/.

Histoire de l'immigration, *Des paysans immigrés en France : les Algériens pendant la guerre d'Algérie*, septembre 2012, https://www.histoire-immigration.fr/agenda/2012-09/des-paysans-immigres-en-france-les-algeriens-pendant-la-guerre-d-algerie.

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE

Yousra CHAIRI est docteure en littérature comparée à l'Université de Limoges, rattachée au laboratoire EHIC (Espaces Humains et Interactions Culturelles). Ses travaux portent sur la reconstruction de la mémoire à travers la fiction historique dans le roman contemporain des XXe et XXIe siècles, avec une analyse comparative des œuvres de Bernhard Schlink et Anouar Benmalek.